



Franck Petruzzelli

# La théorie des cordes

*Les Editions La Gauloise*

Du même auteur :

**Des coquelicots en décembre**

Éditions La Gauloise – Octobre 2017

ISBN 979-10-95453-12-3

**Adopte un chômeur**

Éditions La Gauloise – Mai 2018

ISBN 979-10-95453-16-1

Franck PETRUZZELLI

# LA THEORIE DES CORDES

*Les frontières du souvenir*

*Roman*

Les Éditions La Gauloise  
Série La Gauloise Noire

# 1

« C'est quand même une histoire étrange, vous ne trouvez pas ? »

Je levai les yeux du journal qu'en réalité je feignais de lire, perdue dans mes pensées. À cette époque, je passais des heures entières dans les cafés, équipée en journaux et en livres, mon gros carnet posé sur la table à côté d'un verre de Perrier ou d'une noisette. Je n'avais pas vraiment l'habitude qu'on m'aborde, car je me composais un air concentré et lointain, plutôt revêche. En outre, je m'habillais n'importe comment et je prenais un soin particulier à ne pas me coiffer. Je me sentais d'ailleurs vraiment très éloignée de tout à part de mon nombril. Même les hommes ne m'intéressaient pas. C'était avant que je ne rencontre Philippe. Je souhaitais simplement qu'on me laisse lire et écrire tranquillement, et je ne tolérais d'être dérangée que par le serveur qui me rappelait de consommer de temps à autre pour pouvoir conserver ma place assise.

« Mais vous avez lu cet article mademoiselle ? »

C'était un vieil homme à l'apparence tout à fait inoffensive, dont le seul signe distinctif était une belle crinière blanche

soigneusement peignée. Je ne lui fis donc pas ma grimace habituelle mais lui demandai, « quel article, monsieur ? »

« Celui-ci, là, qui parle de ce drôle de type... Non ? »

Devant mon incompréhension, il se permit très poliment d'indiquer dans mon journal l'article auquel il faisait allusion. C'était un court texte sans illustration. Dans la mesure où je laissais à peine errer mon regard sur les gros titres, trop occupée par ma recherche d'inspiration, il était normal que je ne l'aie pas remarqué.

« C'est absolument incroyable, j'en viens à douter de la crédibilité du journal. Pourtant, nous ne sommes pas le premier avril, n'est-ce pas ? »

« En effet monsieur, aujourd'hui ce n'est pas le premier avril, pas encore. Dans quelques jours... »

« Vous croyez qu'un journaliste aurait la fantaisie d'écrire un article facétieux quelques jours avant le premier avril ? »

« Non, je ne pense pas, ça n'aurait pas vraiment de sens... » répondis-je.

« Je suis d'accord avec vous, mademoiselle, donc force nous est de constater que cet article dit la vérité, ou du moins rapporte un fait, et non pas une élucubration. Ou bien c'est ma tête qui ne tourne plus bien rond, » ajouta-t-il avec un beau sourire de vieillard ridé.

Devant mon silence ouvert et mon petit air amusé, à mon corps défendant je précise, il me demanda en choisissant soigneusement ses mots, « dites, mademoiselle, ça ne vous dérangerait pas de relire l'article avec moi, juste pour que je sois bien certain de ne pas avoir lu de travers ? »

Bien sûr, je fus un peu surprise, mais franchement l'article n'était pas bien long, et je ne me sentais pas de rabrouer ce vieux

bonhomme si courtois et qui parlait si bien. Je hochai donc la tête et entrepris de lire l'entrefilet à voix haute.

Au fur et à mesure de la lecture, je remarquais que le regard du vieux monsieur se voilait derrière les verres de ses petites lunettes rondes. Ses doigts fins, presque diaphanes, se mélangeaient sur la table, se tordaient, comme à la recherche de quelque chose entre mon carnet et ma tasse de café. Et je me sentis de plus en plus troublée à mon tour.

L'article relatait des faits survenus à la frontière gréco-turque entre le 12 et le 16 mars derniers. Des soldats grecs en patrouille avaient repéré dans la neige un homme seul. Il avançait manifestement en direction de ce qui n'était à cet endroit qu'une frontière intangible, car la neige avait tout recouvert. Les soldats s'étaient dirigés vers l'homme solitaire dans le but de l'appréhender, mais au moment précis où sa silhouette atteignait le point qui séparait les deux pays, il s'était littéralement évaporé. Bien entendu, la patrouille l'avait recherché pendant des heures avant de conclure en désespoir de cause à sa disparition. Le journaliste notait que la visibilité était excellente ce jour-là, qu'il n'y avait pas de vent, aucun nuage dans le ciel bleu, et que la neige scintillait comme un miroir. Dans ces conditions, il était donc tout à fait anormal qu'un homme soit à un endroit et n'y soit plus l'instant d'après. Les soldats grecs avaient aussi cherché une crevasse mais il n'y avait aucune cavité à cet endroit. Sous la neige, il n'y avait que la montagne et la ligne invisible de la frontière. Il n'y avait qu'une seule conclusion possible : la patrouille avait été victime d'une illusion d'optique ou bien d'une hallucination collective.

« Moi je pense à un héron qui aurait suspendu son pas. On l'observe mais jamais la seconde patte ne se pose, et le héron demeure là, figé à jamais devant nos yeux, véritablement suspendu dans le paysage. Qu'en pensez-vous mademoiselle ? Pensez-vous que le temps puisse soudain s'arrêter pour certains d'entre nous ? »

## 2

Je n'avais encore jamais connu un hiver aussi long, aussi froid et aussi difficile. J'avais définitivement abandonné mes études d'architecture après le premier trimestre. Elles étaient trop longues, trop froides et trop difficiles pour moi. Je ne voulais pas demeurer dans l'hiver. J'étais revenue à Mandelieu et je m'y étais laissée vivre jusqu'au printemps. Désormais, il m'arrivait de travailler de temps en temps dans un snack. Il se trouvait à la Napoule, et connaissait une forte affluence les jours de soleil. Alors le patron m'appelait et je venais vendre des sandwiches, servir des cafés et des bières. Je n'avais aucun projet particulier. Je savais que je n'en avais pas besoin. J'avais juste besoin d'écrire, de dessiner, tout ce que je verrais, tout ce qui allait éclore par hasard sous mon regard. Je n'avais prévenu personne, ni ma famille, ni mes amis. Tout le monde me croyait encore à Paris.

De Paris à Mandelieu, c'était vraiment le grand écart. La ville était petite, coincée entre un bord de mer hérissé de rochers au sud, l'embouchure de la Siagne à l'est, et les montagnes rouges et basses de l'Estérel au nord. Au-delà de la rivière dont les

berges étaient fréquentées par les promeneurs et les pêcheurs, on trouvait le golf et les faubourgs d'une cité plus connue du grand public, Cannes. Si la ville dans son ensemble paraissait résidentielle, construite pour les retraités et les touristes, sa partie plus ancienne, la Napoule, m'avait semblé un monde en miniature, bâti dans la pierre locale et présentant différentes nuances de rouge, du cramoisi à l'écarlate. Dominées par un château plongeant ses fondations dans la mer, poétiquement dénommé *Il était une fois* par un couple d'anglais excentriques qui en avaient fait l'acquisition au siècle dernier, ses ruelles formaient le cœur d'un coquillage paisible. On aurait dit un sanctuaire. Un endroit parfait pour disparaître. Je m'y étais d'abord abandonnée quelques jours, profitant du calme, multipliant les promenades, avant d'y louer un meublé.

En janvier, j'avais photographié une lune monstrueuse, enchâssée entre les mâts des voiliers qui paraissaient dans le port de Cannes. Ensuite, j'avais passé une semaine à la décrire, que ce soit avec des mots ou avec des couleurs. En février, il avait neigé pendant plusieurs jours, tout le long de la côte. J'étais restée enfermée dans mon petit studio. La fenêtre était d'un gris lumineux. Dehors le monde fondait. Depuis le début du mois de mars, j'avais pris l'habitude de me rendre tous les jours à la Napoule, indépendamment de la météo. Je m'asseyais au bar-tabac situé au-dessus de la place où on trouvait les petits hôtels familiaux décrépits, les pizzerias et les glaciers. Je prenais une table à l'angle de la terrasse, au fond, où je savais qu'on me laisserait tranquille. À cause du tabac et du loto, il y avait beaucoup de passage, mais finalement j'avais réalisé que ce va-et-vient d'habitues me dissimulait. Personne ne faisait attention

à moi. Je posais mes affaires sur la table en formica et me calais au fond de la chaise en rotin, sans déranger personne, sans parler à personne. J'aurais pu choisir la brasserie d'à côté et sa vaste terrasse ensoleillée, toutefois on ne m'aurait jamais permis d'y rester pendant des heures sans consommer. Les serveurs m'auraient signifié à un moment ou à un autre que je leur faisais perdre de l'argent. D'ailleurs, les jours de beau temps, il n'était pas rare qu'une queue se forme à l'entrée, composée de clients attendant désespérément une place de libre.

Ce jour-là, j'étais partie lire des poèmes d'Antonia Pozzi mais il y avait vraiment trop de bruit dans le bar, la faute à un match de football. Les habitués criaient et pariaient en commandant des bières à travers la salle qui sentait la frite. Je maudissais les retransmissions sportives du samedi après-midi et, après un café avalé cul sec, décidais donc de rechercher un endroit plus calme. Je ne craignais pas le froid inattendu de cette fin mars, et le livre dans la poche de mon épais manteau, l'écharpe enroulée jusqu'au nez, je me mis en chemin d'un pas déterminé et rapide. En empruntant le passage souterrain, j'aurais pu passer sous la gare et me retrouver sur le bord de mer, peut-être me promener le long des remparts du château, mais il devait y avoir de la houle et le sentier risquait fort de ne pas être praticable. Je me dirigeais donc vers la colline qui surplombait le village. À un quart d'heure de marche à pied se trouvait le Mont San Peyre et ses traversées forestières. Là-bas, je ne doutais pas de pouvoir dénicher un banc au calme. Pour le moment, je me repassais en boucle les vers sublimes que je venais d'imprimer dans ma tête, me demandant si je serais capable un jour d'en écrire d'aussi beaux. Antonia Pozzi parlait des multitudes d'étoiles, des secrets infinis, qui

occupaient l'espace entre deux amants, en nombre bien plus important que ce qu'on aurait pu trouver au ciel. Oui, disait-elle, entre nous, dans ce brouillard qui unit deux êtres, ce brouillard qu'on appelle amour faute de meilleur mot, il y a plus d'étoiles et de mondes secrets qu'on en peut trouver dans tout l'univers.

Je n'étais pas certaine qu'elle ait réellement employé ces mots précis, mais c'était ainsi que je me souvenais du poème. Et elle avait esquissé, avec une rare économie de vocabulaire, le geste d'une poétesse à la recherche de l'essence de l'amour : les deux mains puissantes de l'homme drapant les épaules de la femme d'une couverture pour la protéger du froid. Instinctivement, je ramenaient écharpe et manteau sur mes épaules, crispée par le froid et peut-être aussi par un brutal accès de solitude.

Je passai alors devant un petit cimetière et y entrai sans hésiter. A priori, je ne pouvais rêver d'un endroit plus tranquille pour achever ma lecture et trouver, avec un peu de chance, l'inspiration. C'était un endroit banal, contre lequel je n'avais aucun préjugé morbide, sans tombes rongées par le temps, sans mausolées mystérieux ni arbres tordus. Les allées étaient propres et ratissées, les stèles de marbre fleuries. Le gravier était teinté du rouge typique du massif de l'Estérel. Comme le cimetière occupait le bas de la colline, il avait été aménagé en restanques. Il était flanqué d'eucalyptus et de mimosas dont les fleurs jaunes avaient tourné. Deux bancs étaient disposés contre un mur de béton à la surface duquel un jardinier municipal avait décidé de faire grimper des bougainvillées. Leurs fleurs étalaient un violet profond à la surface grise, dissimulant la tristesse. Au-dessus se trouvait le palier des tombes les plus belles, ornées de lettres dorées et de fausses fleurs criardes. Quelqu'un avait oublié des

poubelles de jardinier et deux arrosoirs bleus. Je jetais un coup d'œil mais il n'y avait personne dans le cimetière. Une rangée de casiers, évoquant une consigne de gare, occupait la restanque directement en-dessous et contenait les restes de soldats morts pour la patrie au cours des guerres du siècle précédent. Un monument commémorait leur dévouement et leur sacrifice, un homme moustachu taillé dans la pierre sur lequel pendait un drapeau tricolore. Le dernier palier, tout en bas, devant lequel passait la route, était protégé par un rectangle de cyprès. Attirée par ce que je pensais être un vieux mausolée, je descendis par les escaliers glissants pour finalement découvrir un dépositoire lugubre et un ossuaire. Le marbre lisse reflétait la lumière comme un miroir. La route n'était qu'à quelques mètres et il n'y avait pas de banc ici. Je serai mieux en haut, me dis-je, car on y entendait seulement le souffle du vent et le craquement du froid. Je sentais que je n'y serais pas dérangée. Je choisis le second banc, devant une petite maison dédiée à une famille morte, juste après le croisement entre l'allée et les escaliers qui permettaient de se rendre d'un étage à l'autre. Sous le ciel encore gris du matin, je m'installai confortablement en posant paquet de tabac, carnet et journal à côté de moi. Les doigts gourds, j'ouvrai le recueil de poèmes et repris ma lecture là où la partie de football l'avait interrompue. Très vite, je fus transportée dans un paysage de roches et de torrents, où les êtres étaient réduits à leurs seuls sentiments et aux gestes les plus élémentaires pour les exprimer, sans plus aucune fioriture ou artifice. On était très loin des grotesques tentatives de séduction dont j'étais parfois victime en ville, dans les bars, au travail ou dans la rue.

Je vis passer le cortège sans pouvoir dissimuler mon mécontentement. Jusqu'alors je m'étais sentie presque retirée du monde, et soudain le piétinement des chaussures noires sur le gravier, les mains enserrées et les voix chuchotées m'avaient ramenée à la réalité et au froid. Je me rendis compte que j'avais les pieds gelés et mal aux doigts. Je fronçai les sourcils sur leur passage, mais devant leurs visages en larmes et leurs figures chagrinées, amères, je me sentis immédiatement triste, même si je ne les connaissais pas. Je lâchai un instant le livre, le temps de les voir passer, le temps de leur signifier ma compassion à travers mon regard silencieux et respectueux. Un couple de vieux menait la troupe derrière le cercueil que portaient six hommes en costumes sombres bon marché. Ensuite venaient des cousins, des frères, des sœurs, des oncles, des tantes, des amis... Je dénombrai une trentaine de personnes, et tous semblaient sincèrement touchés. La peine leur faisait une traîne noire qui tintinnabulait dans les petits cailloux de l'allée. On portait en terre quelqu'un qui avait été apprécié, peut-être aimé, et qui était parti trop tôt. C'était une évidence, et elle me frappa et me serra le cœur. L'image surannée d'un pèlerinage envahit mon imagination, des gens vêtus de longues robes foncées remontant la pente sèche et caillouteuse d'une montagne où tout en haut ne pouvait les attendre que la mort. C'est la fin qui est importante, me rappelai-je. C'est la fin qui donne un sens à tout le reste, la manière de finir et d'en finir. Une fin pourrie, et c'est toute l'histoire qui aura un goût et un aspect pourri. Quel genre de fin était-ce là, pour cette femme ou pour cet homme allongé dans cette boîte en bois et porté par des inconnus ?

En dernier, en retrait des autres, venait un homme. Il marchait plus lentement, l'air perdu, à peine retenu par le cortège comme si un fil invisible les reliait lâchement. Lui aussi portait un costume noir, mais avec élégance. Ses pas ne faisaient aucun bruit. Il avait le regard légèrement dans le vague, la bouche à peine entrouverte sur un souffle discret. On aurait dit qu'il ne voulait pas déranger. Sa chevelure courte et sa barbe, poivre et sel, offraient au regard le mouvement de sa nuque. C'était une ligne presque parfaite, d'une douceur infinie. La peau se terminait dans la lueur des yeux, entre vert et gris, entre mélancolie et folie. Je le suivis longtemps du regard, cet homme seul ou solitaire. Personne ne se retourna vers lui, personne ne lui prit la main. Il passa devant moi comme si je n'existais pas et je sentis le livre glisser entre mes doigts.

Ses mains auraient-elles pu jeter une couverture sur mes épaules saisies de frissons ? Et pourquoi évoquai-je cette image au moment précis où son dos disparaissait dans les escaliers ? Pourquoi me sentis-je happée de cette manière particulière comme jamais auparavant je ne m'étais sentie happée ? Et pourquoi me sentis-je incapable de trouver les mots justes pour exprimer mes émotions ? Amour n'était certainement pas le bon mot, mais alors quoi ? On ne pouvait pas tomber amoureux d'une image, d'une silhouette, d'un passage. Était-ce ce qu'on appelait communément un coup de foudre ? Étais-je réellement en train de tomber amoureuse d'un homme qui assistait à l'enterrement d'un proche ? Il fallait à tout prix que je me débarrasse de cette sensation, mais elle était aussi persistante que le froid, et me transperçait pareillement, s'emparant de mes os pour les entrechoquer. Le temps passa, et je ne le sentis pas passer,

tellement il se passait de choses à l'intérieur de moi, des choses que je ne pouvais exprimer mais que je pouvais comprendre au plus profond de mon corps.

Puis sur le retour, cet homme qui traînait encore en queue de cortège et qui n'avait pas quitté mes pensées, s'arrêta devant moi et me demanda, « excusez-moi mademoiselle, ça ne vous dérange pas si je m'assoie ? En réalité, c'est un peu gênant, mais j'aimerais bien fumer une cigarette et j'ai remarqué votre paquet de tabac... Je pourrais... ? »

Il avait une voix grave et douce à la fois, comme une houle par temps de pluie. Je me mis à rougir et à bredouiller qu'il pouvait se servir, et par réflexe je me renfermais instantanément. Dans ma carapace. Voilà, coup de foudre ou pas coup de foudre, il ne pouvait plus me toucher, j'étais bien blottie à l'intérieur de moi-même, recroquevillée comme un bernard-l'hermite.

Il m'adressa un sourire discret et se roula une cigarette avec assurance. Je me dis qu'il devait avoir l'habitude de rouler ses cigarettes depuis très longtemps. Il avait des mains magnifiques. C'était des mains faites pour caresser. Même dans mes rêves, je n'aurais pu imaginer de mains plus parfaites pour explorer ma peau. Pour pénétrer mon corps. Pour me redessiner. J'en ressentis une pointe glaciale dans les tripes. Il prit mon briquet sans paraître remarquer mon émoi, alluma sa clope dont on aurait juré qu'elle était sortie d'une machine, puis avala et recracha la fumée comme un condamné qui avait attendu ce moment pendant des jours et des nuits, des jours et des nuits beaucoup trop longs pour un simple mortel.

« Philippe, je m'appelle Philippe, » dit-il, « désolé, j'aurais dû me présenter avant, mais l'envie de fumer m'a rendu malpoli... »

« Mélanie, » répondis-je en cherchant ce que j'aurais pu ajouter, puis en décidant que si je me mettais moi aussi à fumer, j'aurais l'air moins empotée. Je pris donc le paquet et croisai son regard. Il était paralysé. Il répéta mon prénom avec sa bouche qui continuait à faire de la fumée, « Mélanie... »

Alors la cigarette lui tomba des mains et roula dans le gravier. Et ses yeux tombèrent avec. Il faillit même me tomber dans les bras.

*A suivre...*